

L'homme qui n'aimait pas les blouses blanches

Extrait

Sortie prévue le 10 août 2024

Éric Sibaud

Copyright © 2024 Eric Sibaud

All rights reserved.

ISBN: 9798332298950

AVANT-PROPOS

Bien que s'agissant d'une œuvre de fiction, le présent livre est librement inspiré d'un fait divers tragique. Les noms et prénoms de la victime ainsi que de son bourreau ont été modifiés, et le lieu du drame anonymisé.

Il retrace le parcours chaotique d'un homme en proie à une pathologie psychologique lourde, diagnostiquée par des professionnels du monde de la psychiatrie : la schizophrénie paranoïde, ainsi que de deux autres protagonistes que l'auteur vous laisse le soin de découvrir au fil de ces pages.

Cet ouvrage a fait l'objet de recherches pour retracer le parcours du tueur, notamment au moyen d'articles de presse. Peu d'informations sur lui sont disponibles avant son placement en ESAT, au crépuscule du siècle dernier. Aussi, la majeure partie des événements précédant cette période sont issus de la seule imagination de l'auteur. Il en va de même pour le chapitre final.

L'auteur n'est pas un professionnel de santé, ni de procédure pénale. Cependant, tout a été mis en œuvre pour assurer au récit crédibilité et cohérence, notamment sur le régime juridique de la mesure d'hospitalisation sous contrainte, sur les symptômes de la schizophrénie paranoïde, sur les conditions d'hébergement en unité de soins psychiatriques, sur le rôle des juges d'instructions et procureurs (ainsi que leurs substituts), ainsi que sur les Établissements de Service d'Aide par le Travail.

Seuls la victime et l'auteur du crime sont inspirés de personnes réelles. Toutes les autres sont, à la connaissance de l'auteur, des personnages de fiction.

La présente œuvre souhaite proposer, outre le plaisir de la lecture, une réflexion sur ce qui a permis qu'une telle horreur soit commise. D'analyser les innombrables trous dans la raquette qui ont mené à cette tragédie. Il ne s'agit pas, de ce point de vue, de se concentrer sur des individus déterminés, mais de se placer comme observateur du fonctionnement et de l'évolution d'un système socio-judiciaire appréhendé dans son ensemble.

2023

Carole était une femme épanouie. Mère de deux beaux enfants de huit et onze ans, épouse d'un mari aimant, appréciant son poste d'infirmière au sein du service de la médecine du travail du plus grand hôpital de la région, elle avait réalisé son rêve en portant la blouse blanche. Plus qu'un métier, c'était un sacerdoce, qui avait exigé de nombreux sacrifices, des réunions de famille manquées, des soirées en amoureux annulées, des anniversaires non célébrés. À trente-huit ans, elle recherchait maintenant un peu plus de stabilité, et avait demandé à être affectée à un poste aux horaires moins contraignants que celui où elle avait passé ces dernières années. Elle voulait profiter un peu plus de sa famille, et du nid d'amour qu'elle avait fait construire, quelques années plus tôt. Un pavillon flambant neuf dans un bourg tranquille en périphérie de la ville. Elle adorait le jardin, où les enfants pouvaient s'égayer avec leurs petits camarades dès que le soleil perçait dans un ciel trop souvent gris. Elle avait donc quitté, quelques années plus tôt, son poste d'infirmière urgentiste pour ses fonctions actuelles, au service de santé du travail. Elle s'occupait des examens de routine, contrôlant le bon fonctionnement de la vue, de l'ouïe, et du cœur des salariés nouvellement embauchés, mettant en garde contre les dangers des troubles musculo-squelettiques, bien loin de la folie furieuse qui régnait presque constamment aux urgences, perpétuellement saturées de blessés graves, de mourants, ou de patients ivres qui vociféraient inlassablement. Approchant la quarantaine, elle paraissait bien plus jeune, la dureté du travail n'ayant pas terni le pétilllement de ses yeux azur, et son sourire gardait le charme désarmant de son adolescence.

Toujours coquette, son couple avait su préserver la passion de ses jeunes années. Pas un nuage ne planait à l'horizon.

La pause déjeuner allait bientôt s'achever. La cafétéria de l'hôpital, pleine à craquer, baignait dans la lumière chaude de ce lundi de printemps. Avec ses collègues, devenus des amis, elle évoquait en riant le barbecue avorté de la veille. Un orage de grêle s'étant abattu sur la région alors même que l'apéritif n'était pas terminé, ils avaient été contraints de se rabattre sur une commande de pizzas en urgence, ce qui n'avait en rien gâché la journée, les jeux de plein air ayant cédé la place aux jeux de société. Parmi ses auditeurs se trouvait Myriam, une secrétaire médicale de presque vingt ans son aînée, qui évoqua le mariage imminent de son unique fille, qui venait d'achever ses études. Carole songea rêveusement à ce que l'avenir pourrait réserver à ses enfants. Le plus grand terminait sa première année dans le meilleur collège privé de la ville, et la cadette, diagnostiquée haut potentiel, avait sauté une classe et l'y rejoindrait l'an prochain. Elle avait justement évoqué la question avec eux le matin même, en les déposant dans leurs établissements respectifs. L'aîné avait répondu qu'il envisageait une carrière de pilote de ligne, quand sa sœur avait déclaré, comme une évidence, qu'elle désirait "sauver des vies, comme Maman". Le cœur de Carole s'était alors gonflé de fierté. La conversation dériva sur les ragots du service, intarissable sujet de discussion. Il était question du flirt évident entre un jeune interne et une élève infirmière. Un des brancardiers présents fit un commentaire particulièrement osé, qui déclencha l'hilarité générale. Carole riait aux éclats, si fort que les secousses infligées au gobelet de café qu'elle avait en main laissèrent échapper quelques gouttes du liquide noir et brûlant, qui atterrirent droit sur sa blouse, jusqu'alors d'un blanc immaculé. Elle mettait toujours un point d'honneur à soigner sa présentation, et à arborer une tenue impeccable. Son humeur ne s'assombrit pas pour autant. Elle déclara à la cantonade qu'elle allait se changer au vestiaire de son service. Son

expérience lui avait appris qu'il était utile de toujours avoir quelques blouses propres dans son casier, au cas où. Myriam lui proposa de l'accompagner, pour vouloir parler avec elle, seule à seule. Elle avait certainement des nouvelles croustillantes à lui communiquer.

Une fois arrivée au vestiaire, elle remisa la blouse souillée dans un sac qui partirait à la blanchisserie à la fin de la semaine. Sur la face interne de la porte du casier, des photos des jours heureux avaient été collés, lui rappelant qu'il y a une vie, à l'extérieur, hors des murs de l'hôpital. Une photo d'elle en tenue de mariée, aux côtés de son mari en élégant costume trois pièces. Une autre de son aîné de trois ans tenant dans ses bras sa sœur, alors bébé. Une autre où tous les quatre souriaient à l'objectif, devant la tour Eiffel. Cette dernière était la plus récente. Un mois tout au plus. Pendant qu'elle boutonnait sa blouse propre, elle écoutait Myriam, qui lui raconta que l'on avait surpris l'interne et l'élève infirmière en train de se bécoter la nuit dernière dans une pièce reculée du service.

Alors qu'elle allait questionner son amie sur l'identité de ce mystérieux "on", Carole vit un homme faire irruption dans les vestiaires. Sa tenue négligée et son regard hagard lui firent immédiatement comprendre qu'il n'était pas membre du personnel hospitalier. Surprise, et un peu outrée par le manque de savoir-vivre de l'individu, elle allait lui intimer l'ordre de partir, ce local étant réservé non seulement au personnel, mais surtout aux femmes. Ses mots moururent sur ses lèvres, quand elle remarqua que l'homme, apparemment âgé d'une soixantaine d'années, grand et d'une maigreur cadavérique, tenait à la main un couteau, dont la lame devait mesurer une vingtaine de centimètres. Ses yeux fous semblaient exorbités de son visage émacié, mangé par une barbe courte et grisonnante. Elle n'eut pas le temps de réagir. Avant qu'elle ne puisse esquisser le moindre geste de défense, l'intrus se jeta sur elle. Elle sentit quatre coups violents l'atteindre au thorax. Elle ne comprit pas tout de suite. La douleur prit son temps pour arriver. Elle pensa d'abord qu'il s'agissait de coups de poings. L'agresseur, vraisemblablement satisfait,

se détourna d'elle, la lame de son arme maculée de sang, et s'en prit à Myriam. Carole baissa les yeux vers sa blouse. Quatre taches écarlates grandissaient à vue d'œil. Elle essaya de venir en aide à son amie, qui tentait de résister à l'assaut qu'elle subissait, mais le corps de Carole refusa de lui obéir. Alors qu'une douleur intolérable se mit brutalement à lui cisailer la poitrine, ses forces l'abandonnèrent. L'artère coronaire avait été sectionnée. Le cœur battait en vain, le sang n'arrivait plus jusqu'aux organes, qui étaient privés d'oxygène. Son corps était une machine à présent privée de carburant. Elle comprit immédiatement la situation, et n'eut que le temps de se dire que c'était fini, avant que son cerveau ne s'éteigne. Elle s'affaissa, ses jambes n'étant plus en mesure de supporter son poids. Elle tenta vainement de lutter, mais ses paupières se firent de plus en plus lourdes. Elles finirent par se fermer. Malgré les efforts acharnés de ses collègues chirurgiens, elles ne s'ouvrirent plus jamais.

Quelques semaines plus tard, elle recevra la Légion d'honneur, à titre posthume. Maigre consolation pour une vie qui aurait pourtant pu être épargnée, bien des années auparavant. Marianne aurait pu faire tellement plus. Tellement plus tôt. Rien de tout cela ne serait arrivé, Carole aurait pu assister au premier décollage de son aîné, et, pourquoi pas, être la collègue de sa cadette, quelque temps avant sa retraite. Mais de multiples carences administratives, un enchaînement de négligences, sans réel responsable, les failles de tout un système, l'ont mené vers un sommeil éternel, et bien trop prématuré.

1984

François revenait dans sa Champagne natale après avoir été libéré de son service militaire. Réfractaire à toute forme d'autorité, cette année avait été éprouvante pour lui. Avidé de gloire et d'aventure, il avait demandé à intégrer une unité de combat, idéalement chez les parachutistes. Sa déception fut grande quand l'officier chargé des affectations l'envoya dans une unité de soutien, à des centaines de kilomètres de chez lui. Les examens psychologiques auxquels il avait été soumis indiquaient qu'il était inapte au port d'arme, et l'avaient fait passer à deux doigts de l'humiliation d'être réformé. Ses missions se limitaient à l'entretien de véhicule, il passait le plus clair de ses journées à passer des camions au jet d'eau et des pneus au cirage pour les rendre rutilants. Il regardait avec envie la majorité des autres membres de son contingent partir s'entraîner sur le terrain, fusil d'assaut à l'épaule et regard fier, quand lui restait cantonné dans un entrepôt sinistre, sa seule arme étant un chiffon crasseux. Ses encadrants l'avaient tout de suite pris en grippe, pointant injustement du doigt sa prétendue paresse, qui n'était que de la méticulosité dans l'exécution des tâches qui lui étaient confiées. Ses camarades de chambre le snobaient, certainement parce qu'il n'était pas de "la Haute", comme eux. Lui ne venait pas d'une famille de contremaitres, l'aristocratie ouvrière, ou d'agriculteurs, propriétaires de leurs terres. Son père était un simple ouvrier sans éducation, lisant et écrivant laborieusement, d'où cet odieux mépris de classe. Parfois, quand il quittait une pièce, il aurait juré que l'on riait de lui dans son dos, pensant qu'il était hors de portée de voix.

Tout cela appartenait désormais à un passé révolu. Son injuste mise à l'isolement était atténuée par les échanges épistolaires qu'il entretenait régulièrement avec sa petite amie, Muriel. Les courriers étaient occasionnellement agrémentés d'un coup de fil, un unique téléphone étant parcimonieusement mis à disposition de toute la section, lorsque le commandant d'unité était d'humeur généreuse. Chose rare. Les appels étaient chronométrés et restreints à trois minutes par soldat. François était certain que ses appels étaient écourtés plus tôt que les autres. L'Adjudant ne pouvait pas le voir en peinture, il devait certainement démarrer le chronomètre avant même que François n'ait composé le numéro, dans le seul but de lui nuire. Muriel était aide-soignante, au service gériatrie de l'hôpital de la ville. Cela rassurait François. Ses patients étaient tous grabataires, aucune chance que l'un d'entre eux ne fasse du gringue à sa copine. Du moins, avec succès. En tenue civile, il parcourut rapidement le chemin séparant la gare de l'hôpital, heureux de revoir sa région d'origine, qu'il aimait malgré la monotonie de son paysage, composé essentiellement de plaines mornes s'étendant à perte de vue sous un ciel de plomb. Un simple sac marin jeté par-dessus l'épaule, dans la poche de sa veste de cuir usée jusqu'à la corde, une bague en or jaune, ornée d'un unique zircon. Décidé à demander Muriel en mariage, c'était le mieux que pouvaient lui permettre ses modestes économies, prélevées sur sa maigre solde d'appelé. Pour réunir une telle somme, il rationnait ses cigarettes, et s'abstenait de toute sortie lors des rares permissions. De toutes manières, personne ne l'invitait jamais. Il passait son temps libre à se morfondre en chambre, étendu tout habillé sur un des dix lits de fer du dortoir, ne prenant jamais l'initiative d'ouvrir un livre, ou d'aller disputer une partie de tennis de table au foyer. François était un solitaire, il fuyait la compagnie de ses contemporains comme un mouton fuyait le loup. Ses camarades le lui rendaient bien, l'ignorant royalement, ne lui adressant la parole que lorsque la nécessité du service le leur imposait. Ce que François prenait pour du mépris était en réalité de la crainte. Grand, costaud, le front bas, taiseux, François

intimidait malgré lui les jeunes appelés maigrichons de son contingent, au corps sortant à peine de l'adolescence et au menton presque imberbe.

Il arriva devant l'édifice de briques rouges où Muriel prodiguait ses soins à des patients en fin de parcours. Ces derniers pourrissaient en attendant patiemment leur dernière heure, sachant que le lit où ils étaient couchés serait celui où on les découvrirait inanimés, un matin, la vie ayant abandonné leur corps décharné par la vieillesse. Muriel tâchait, du mieux qu'elle pouvait, de leur rendre la perspective de la mort moins difficile à envisager. Un bâtiment central, faisant face à d'agréables jardins, qui fleurissaient en ce doux matin de juin, déployait de part et d'autre deux ailes de deux étages qui ceinturaient un espace de verdure. L'endroit évoquait vaguement à François un monastère. Ou une prison. Les deux le mettaient mal à l'aise. Des endroits où règnent en maîtres discipline et ordre. François n'aimait aucun de ces concepts. Il trouva un banc libre, dans un endroit reculé des jardins, partiellement abrité des regards par un épais massif de rosiers. Il s'assit, décidé à patienter jusqu'à la débauche de Muriel. Dans sa dernière lettre, elle l'avait informé que ce jour-là, elle était planifiée au service du matin, qui se finissait à onze heures. François n'avait pas de montre, article de luxe trop onéreux. Son train de nuit était arrivé peu après neuf heures, il devait être à peu près dix heures. Il trompa l'ennui en relisant pour la dixième fois l'édition de l'Ouest Républicain de la veille. Alors qu'il commençait à taper du pied, trouvant le temps long, il aperçut Muriel sortir, jolie dans sa tenue de personnel soignant. Elle n'était pas exactement un canon de beauté. Quelques kilos en trop, des yeux ternes et des cheveux filasse. Mais il s'était fait à l'idée que lui non plus n'avait pas le physique d'un acteur de cinéma, avec sa mine éternellement renfrognée qui lui donnait l'air patibulaire, et qu'il ne trouverait probablement jamais mieux.

Son regard se durcit et sa mâchoire se crispa quand il vit que Muriel ne sortait pas seule. Un autre homme, portant également la blouse, l'accompagnait. Ils discutaient sans réelle animation, tous deux épuisés par les heures de travail qu'ils venaient d'accomplir au service des patients. Néanmoins, François n'aimait pas ça. Pas du tout, même. Il se fit tout petit derrière le massif de rosiers et continua à observer. Le collègue de Muriel était plutôt beau garçon. Plus beau que lui en tout cas. Un violent sentiment de jalousie lui enserra la poitrine. Une femme déjà prise ne devrait pas fricoter avec autre homme. Surtout si elle est fiancée. Elle n'était techniquement pas encore fiancée, mais c'était tout comme. Le collègue se pencha vers Muriel et lui fit la bise pour prendre congé. Deux fois. Muriel le regarda avec un petit sourire rêveur. C'en était trop. François jaillit de sa cachette, furieux et humilié. À sa vue, la bouche de Muriel s'élargit en un sourire franc et joyeux. Elle se précipita vers lui, puis s'arrêta net en remarquant l'expression de fureur à peine contenue qu'il affichait. Il ne lui laissa pas le temps de lui demander ce qui n'allait pas, et se mit à hurler :

— Espèce de salope! Pendant que j'ai le dos tourné, tu t'enfiles tout ton foutu hôpital, c'est ça ?

Les patients et visiteurs qui flânaient dans les jardins avaient tous tourné la tête en direction de la scène qui se jouait. Abasourdie, Muriel lui demanda ce qu'il voulait dire par là. Il se mit à hurler de plus belle :

— Ce type, tu crois que je ne vous ai pas vu vous embrasser? En public en plus! Tu n'as donc aucune honte, sale trainée ?

Elle bégaya que c'était de simples bisous sur la joue, que tout le monde faisait ça, qu'il n'y avait rien entre eux, et qu'elle n'aimait que lui, François. Plaidoyer insuffisant. Il n'y a pas de fumée sans feu. En admettant qu'elle dise vrai, son attitude actuelle laissait présager le pire pour l'avenir. Elle le supplia de la croire, mais ses prières étaient loin de l'attendrir, il anticipait déjà la tromperie, l'humiliation de l'adultère, et ces suppliques lui apparaissaient comme de pitoyables tentatives de manipulation. Lassé de ce babillage, il lui asséna une violente gifle au

visage pour la faire taire. La lèvre inférieure fendue, elle le regarda avec peur et stupéfaction. Elle ne reconnaissait plus l'homme qu'elle avait connu. Mais, en réalité, le connaissait-elle vraiment ?

François récupéra son sac, laissé sur le banc, le jeta par-dessus son épaule, et partit sans se retourner, regardant droit devant lui, ignorant les regards désapprobateurs des badauds. Personne n'osa intervenir, le gabarit musculeux et la haute taille de François étaient dissuasifs. Muriel, encore abasourdie, essuya le sang qui perlait de sa lèvre, ne comprenant toujours pas ce qu'il venait de se passer. Elle ne porta pas plainte. Si elle l'avait fait, peut-être que tout ce qui s'en est ensuivi aurait pu être évité.

Dans le service de maternité voisin, Carole poussait son premier cri.

1985 (I)

François était de retour chez ses parents depuis maintenant plusieurs mois. Un matin, au cœur de l'hiver champenois, allongé sur son lit, dans une modeste chambre au dernier étage d'une maison de ville, mal isolée et humide, la fatigue le submergeait. Il n'avait pas fermé l'œil depuis trois nuits. Malgré l'épuisement, son insomnie continuait à le torturer, il perdait la notion du temps, et la réalité s'altérait. Le monde se présentait à lui masqué par un voile diaphane, rendant les objets et les sons lointains. Il ne parvenait plus à se concentrer, ses pensées, déjà laborieuses, lui arrivaient au ralenti, et accomplir des tâches simples lui était devenu si difficile qu'il avait renoncé à toute activité autre que de rester allongé sur son lit, fixant sans le voir un plafond crasseux, jauni par la nicotine. Bien que la maison ne soit chauffée que par un modeste poêle à bois, situé au rez-de-chaussée, il avait chaud. Très chaud. Trop chaud. Le thermomètre accroché à un mur indiquait pourtant une température de quinze degrés. Torse nu, vêtu d'un simple pantalon, il se leva pour s'en assurer, tapota le fin tube rempli de mercure d'un air incrédule, et retourna sur son lit. Il n'avait rien accompli depuis l'été dernier, se bornant à végéter dans sa chambre, contemplant en silence le lambris des combles. Son père lui avait pourtant proposé d'intégrer l'usine de métallurgie où il travaillait depuis plus de vingt ans, mais François avait décliné d'un vague grognement. C'est à peine s'il trouvait la force de se lever pour prendre une douche ou se brosser les dents. Il n'avait en outre pas changé de slip depuis plusieurs jours. Il se laissait décrépiter, sous le regard médusé de ses parents, qui ne reconnaissaient plus leur enfant, auparavant si énergique. Ils essayèrent pourtant de le

stimuler, lui proposant d'aller se promener, d'éplucher avec lui les offres d'emploi dans le journal local, l'interrogeant sur l'absence de Muriel, qu'ils connaissaient, mais rien ne paraissait y faire. Le regard de François paraissait vide de toute vie, et son corps était chaque jour plus mou que la veille. Il lui arrivait parfois de se demander ce qui lui arrivait, ce qui avait changé en lui. Avait-il attrapé un mauvais microbe, pour être si fatigué? Quand cela avait-il commencé? Peu avant son incorporation dans l'armée, lui semblait-il. Il avait consulté à plusieurs reprises le médecin du régiment, qui n'avait rien trouvé d'alarmant sur le plan physiologique, et lui avait par acquit de conscience prescrit des vitamines. Sans aucun effet.

La chaleur gagnait en intensité de minute en minute. Il passa le dos de sa main sur son front. Pas une goutte de sueur. Étrange. Alors qu'il regardait avec perplexité ses phalanges impeccablement sèches, un rire strident de vieillarde retentit de l'extérieur. C'était la quatrième fois ce matin, il se rua vers la fenêtre et parcourut frénétiquement la rue du regard. Entièrement déserte. Ça faisait des jours que ce sinistre ricanement de sorcière le hantait. Il arrivait aussi, le plus souvent au cœur de la nuit, que son nom retentisse violemment à ses oreilles, suivi de ce rire à glacer le sang. Loin d'être effrayé, François était furieux. Il n'était jamais assez rapide pour prendre la coupable sur le fait, mais s'était juré que s'il y parvenait un jour, il lui ferait passer l'envie de se moquer de lui. Ses pensées vagabondèrent sans but avant de s'arrêter sur son ex-compagne. Sa réaction n'avait-elle pas été disproportionnée? Muriel ne pouvait-elle pas se prévaloir du bénéfice du doute? Pendant une seconde, il regretta son geste, le jugeant excessif, avant de balayer ses remords comme on chasserait un moustique. Non. Il avait eu raison. Elle avait fauté. Il n'en avait aucune preuve, mais il avait mieux : il savait. Incapable de dire pourquoi, il avait pourtant l'intime conviction que son intuition ne l'avait pas trompé, et que, malgré ses vigoureuses dénégations, Muriel savait très bien de quoi il retournait. Il avait lavé son

honneur bafoué, voilà tout. Écartant cette femme indigne de ses réflexions, il essaya de considérer l'avenir. Il devrait se reprendre en main, trouver un emploi, une femme digne de ce nom. Il ne supportait plus d'être enfermé entre ces quatre murs, il étouffait, l'air était suffoquant, moite, presque palpable. Il se débarrassa de son pantalon pour obtenir un peu de fraîcheur, ne gardant que son slip, et ouvrit en grand la fenêtre de toit, afin de faire rentrer l'air frais de l'extérieur. Un vent glacial s'engouffra par la fenêtre avec un sifflement sonore. Il jeta un bref coup d'œil à l'horloge murale qui surplombait le thermomètre. Bientôt onze heures du matin. Dans sa chambre, la température était immédiatement tombée à quatorze degrés. Dans la rue grise et terne, quelques passants allaient et venaient sporadiquement, emmitouflés dans des manteaux aux teintes sombres. Il resta de longues minutes à les observer, l'esprit vide.

Il crevait de chaud. Alors qu'il se décida à prendre une douche froide pour échapper à la fournaise, le rire aux sonorités maléfiques revint le narguer. Sa réaction fut immédiate. Déterminé à attraper sa harceleuse, il se rua hors de sa chambre, dévala les escaliers raides et étroits menant des combles au rez-de-chaussée, et fonça dehors, passant devant la cuisine sous le regard ahuri de sa mère, qui était en train de préparer une soupe chaude et réconfortante à son mari qui allait rentrer vers midi, après avoir quitté son poste à l'usine et marché un bon quart d'heure dans le froid polaire, évitant soigneusement les plaques de verglas, pour regagner son foyer. François, lui, ne s'alimentait quasiment plus depuis des semaines. Il prétendait ne pas avoir faim, bien que son corps amaigri semblait dire le contraire. Les côtes apparentes, les joues creusées et les bras rachitiques, toute sa physionomie hurlait sa détresse face à la dénutrition qu'il s'infligeait lui-même. Une fois dehors, il se mit à sillonner les rues adjacentes à sa maison, à la recherche de la sorcière qui ne lui laissait pas de repos, bien décidé à la faire taire à tout jamais. Il se mit à hurler, l'appelant, la provoquant, qu'elle se montre

donc ! Toujours à demi nu, il avisa un jeune homme quelques dizaines de mètres plus loin. Il se précipita vers lui et l'interrogea : avait-il vu une sorcière qui se tenait sous les fenêtres de la maison là-bas? Le jeune homme passa son chemin sans répondre, l'air effrayé. Il retenta sa chance avec une femme qui poussait un landau, toujours vociférant des paroles sans queue ni tête, aveuglé par une chaleur qui ne semblait affecter que lui seul. La femme pressa le pas, tête basse. Tout le voisinage regardait, mi-consterné, mi-fasciné, le spectacle de François, quasiment dans le plus simple appareil, s'époumonant dans un discours vide de sens. Ils ne reconnaissaient plus le petit garçon qu'ils avaient vu grandir. Tout le monde se connaissait, ici, dans ce quartier familial. Le dément qui braillait sous leurs yeux n'avait plus rien à voir avec l'enfant qu'ils avaient connu.

Bientôt, une voiture de police s'arrêta à sa hauteur. À la vue des deux hommes en uniforme qui en sortirent, François retrouva ses esprits. Il prit conscience qu'il frissonnait. Il avait froid, très froid. Ses orteils commençaient à bleuir. Le chaos qui avait possédé ses pensées le quitta, cédant sa place à une grande confusion. Qu'est-ce-qu'il foutait là, à moitié à poil, dehors, en plein hiver, à gueuler comme un putois? Après quoi en avait-il d'ailleurs? Essayant de démêler le sac de nœuds de ses souvenirs embrouillés, il n'opposa aucune résistance quand les policiers l'emmenèrent au commissariat.

C'était son premier contact avec les forces de l'ordre.

Et c'était loin d'être le dernier.



ÉRIC SIBAUD
Auteur indépendant



[FACEBOOK.COM/ERIC.SIBAUD](https://www.facebook.com/eric.sibaud)



[INSTAGRAM.COM/ERIC.SIBAUD](https://www.instagram.com/eric.sibaud)



[WWW.ERICSIBAUD.FR](http://www.ericribaud.fr)